UN PÈRE!

OU

LA FAMILLE SIMON,

DRAME EN TROIS ACTES,

Par M. Victor Roger.

Représenté pour la première fois à Paris, sur le Théâtre des Folies-Dramatiques, le 3 Mai 1835.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
SIMON, Négociant.....	MM. V. Roger.	Le Docteur DESROSIERS...	MM. Dargent.
VICTOR, son fils.....	Alphonse.	UN CONVIVE.....	Adolphe.
GUSTAVE, Lieutenant de vaisseau.....	St.-Edme.	PIERRE, Domestique.....	Charles.
GEORGES, Capitaine.....	Dussert.	Un Commissionnaire du Port..	Victor.
SAINT-HILAIRE, Ami de Victor.....	Marly.	Mme SIMON.....	Mmes Dumas.
POTIN, vieux Portier (*boiteux*).	Rébard.	ELISE, sa Fille.....	Faidy.
		LA MARQUISE.....	Alberty.
		Marie de SOURDEUIL.....	Laure.

La scène est à Marseille, chez M. Simon.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente l'intérieur d'un magasin; deux portes latérales, une porte et des fenêtres au fond; fond de mer; quelques mâtures se voient de l'une des fenêtres. Un pupitre, chaises et table.

SCÈNE PREMIÈRE.

POTIN, UN COMMISSIONNAIRE.

POTIN, *entrant avec des commissionnaires portant des ballots.* Allons donc, allons donc, vous autres, entrez donc par ici, posez donc ça par là. On n'dirait jamais qu'vous travaillez pour le plus riche négociant d'Marseille, le roi du commerce, le... c'est-à-dire, l'ex-roi du commerce, car à présent, grâce à Mme Simon, je ne sais pas trop si M. Simon... Ah! ça, mais qu'est-ce vous faites donc là? Vous me r'gardez la bouche béante comme si vous n'aviez rien de mieux à faire. Si j'n'y étais pas, j'crois qu'la maison de monsieur irait bien!

UN COMMISSIONNAIRE. J'crois M. Potin, qu'elle irait bien mieux si vous ne parliez pas tant!

POTIN. Tiens, c't'autre, si je ne parlais pas tant! est-ce qui n'faut pas qu'la cour soit débarrassée avant le lever de madame? Ah! ben! elle me ferait un beau train

N. B. Messieurs les Directeurs de province qui désireraient avoir la mise en scène exacte, peuvent écrire *franco* à l'Auteur; il s'empressera de la leur faire parvenir. (*S'adresser au Théâtre.*)

77586

si elle y voyait seul'ment le moindre petit ballot !

LE COMMISSIONNAIRE. Pourquoi donc l'avez-vous laissé encombrée ces jours-ci?

POTIN. Parce que madame était malade et qu'aucune voiture n'pouvait y entrer, et puis qu'monsieur l'voulait. Mais aujourd'hui qu'elle va mieux, qu'elle va peut être sortir, c'est différent : monsieur n'est plus rien, et madame est tout.

LE COMMISSIONNAIRE. Ah! c'est vrai. On l'a dit bien fière. Elle n'est pas aussi bonne que son mari... et vous qui êtes son portier, vous craignez...

POTIN. Qu'est-ce que c'est qu'ça, portier? concierge, s'il vous plaît!... qu'est-ce que je dis, concierge? suisse! si vous l'voulez bien. Et d'plus pensionné de monsieur, pour les services que je lui rends et...

LE COMMISSIONNAIRE. Et parce que la roue d'son cabriolet vous a passé sur la jambe. Ça n'vous a pas mal fait. La place que vous avez vaut mieux qu'celle que vous occupiez au coin du quai lorsque vous étiez... cordonnier.

POTIN, *le faisant taire*. Voulez-vous bien ! D'vant tout le monde, comm'ça... c'est joli !

LE COMMISSIONNAIRE. Allons, allons, M. Potin, n'nous fâchons pas. Nous allons ôter tout c'qu'il y a dans la cour afin que madame ne gronde pas son suisse! ! ! Ah ! ah! ah!

(Il sort en riant avec les autres.)

SCÈNE II.

POTIN, *seul, et criant après eux.*

Oui, oui, riez; j'n'en suis pas moins suisse, entendez-vous? Vl'à pourtant c'que c'est qu'd'êt'e trop libre avec tous ces gens... quand on est r'vêtu d'la confiance d'une aussi grande maison qu'celle-ci, qu'on y occupe une place importante, on n'devrait jamais s'mésailler. Car enfin, je suis l'premier d'la maison... personne ne peut me l'contester j'espère... et ça n'empêche pas que j'rends d'fameux services à c'bon M. Simon, tout d'même : qu'est-ce qui *l'as* averti de la conduite de M. Victor, son fils? c'est moi. Qu'est-ce qu'il envoie aux informations quand l'jeune homme rentre tard ou même quand il ne rentre pas du tout? c'est encore moi, Potin ! et ces porteurs, ces misérables porteurs!... y n'y a pas d'doute que l'cabriolet de monsieur m'as écrasé la jambe... je n'cherche pas à l'cacher ça s'voit d'reste... et quoiqu'ils en disent, ça n'me f'ra jamais clocher. (*Il veut marcher et fait un faux pas.*) Aïe ! Aïe ! tiens ! v'là mademoiselle !

SCÈNE III,

POTIN, ELISE.

ELISE. Bonjour, M. Potin. Qu'avez-vous donc? vous paraissez n'être pas à votre aise?

POTIN. C'n'est rien, mademoiselle, c'est ma diabl' de jambe qu'était restée en *arrière* et qui m'a causé une douleur un tant soit peu vive qui m'a répondu au cœur.

ELISE. Oh! mon dieu! quel malheur d'avoir été blessé comme cela. Vous devez bien souffrir?

POTIN, *gauchement*. Oh! non, mademoiselle, je n'souffre pas quand vous êtes là.

ELISE. Vous êtes flatteur, M. Potin.

POTIN. Vous vous trompez: je n'suis qu'franc, franc !... comme un Français!

ELISE, *allant à la fenêtre*. Je vous remercie.

POTIN. Il n'y a pas d'quoi, mademoiselle. (*A part.*) Elle a l'air contente, bien contente tout d'même de c'que j'lui ai dit.. Ah!dame! v'là c'que c'est, quand l'on a de l'érudition... et qu'on sait parler!... on peut se permettre!... il faut que j'continue... (*Haut.*) Vous êtes déjà l'vée, mademoiselle? Diable! vous êtes matinière.. à ce matin... madame vot' mère est mieux portante à c'qui paraît? (*Voyant qu'Elise ne répond pas, il va se mettre à la fenêtre où elle est occupée à regarder sur le port.*) Ah! ah! j'vois c'que c'est. Vous r'gardez l'vaisseau de M. Gustave, ce brave et jeune lieut'nant d'*marine* qu'monsieur a pour ainsi dire élevé, qui vous aime tant et qu'vous aimez bien aussi... c'est une justice à lui rendre. Il va partir aujourd'hui même pour faire son voyage de long-cours afin de r'venir capitaine et vous épouser. Ah! tout l'monde dit qu'ça sera un fameux mariage!... c'est pas l'embarras, vous f'rez une bien belle couple!! ça vaudra mieux que d'vous être unie à c' M. de Saint-Hilaire, ce soi-disant ami de M. Victor, qui plaisait bien à votre mère, mais qui en *r'vange* déplaisait diablement à vot' père et à vous, car vous ne l'aimiez pas (*riant*), vous aviez raison, y m'a l'air d'un sournois!...

ELISE, *impatientée, mais avec douceur*. M. Potin, je vous en prie, parlons d'autre chose.

POTIN. Très volontiers, mademoiselle.

(*A part.*) Il paraît que ma conversation lui plaît. (*Haut.*) Il fait assez beau c'matin? nous avons joui d'une bien belle journée, c'te nuit? (*se frottant la jambe.*) Mais nous aurons d'l'orage, c'est sûr.

ELISE. *vivement.* Que dites-vous? (*à part.*) Et Gustave qui va partir! (*haut.*) Mais en êtes-vous bien certain?

POTIN. Certain'ment que j'en suis certain... c'est ma jambe qui me l'dit... et ma jambe ne m'trompe jamais, c'est la plus sûre des thermomét's qu'on puisse trouver.

ELISE, *avec peine.* C'est assez, ne parlons plus de cela.

POTIN. Je l'veux bien, mademoiselle. (*à part.*) Elle aime la variation! voyons... qu'est-ce que j'vais donc lui dire? (*il cherche*) tiens! voilà M. Gustave!

ELISE. Gustave!

SCÈNE IV.

POTIN, GUSTAVE, ELISE.

GUSTAVE, *entrant du fond.* Ma chère Elise!

POTIN, *le saluant.* M. Gustave!... j'ai bien l'honneur... il paraît que... (*Gustave lui fait signe de se retirer.*) Ah! il paraît qu'il faut que je m'en aille. J'vas aller voir si Mme Potin a bientôt fini sa b'sogne; car elle est si bavarde Mme Potin que si j'n'étais pas là! (*Gustave lui fait un second signe.*) Ah! oui (*haut*) Mademoiselle, j'ai ben l'honneur... (*à part*) c'est égal; j'peux m'flatter d'lui avoir fait passer un instant bien agréable tout d'même.

(Il salue et sort.)

SCÈNE V.

GUSTAVE, ELISE.

GUSTAVE. Ma chère Elise! combien ce moment m'est agréable! que je craignais de ne pouvoir vous trouver seule afin de vous faire connaître tout ce que me fait éprouver une séparation si longue avant d'être votre époux! qu'il y a loin aujourd'hui de ce plaisir si pur que je ressentis lorsque votre père me dit, en me serrant la main: Pars, tu es brave, reviens capitaine et ma fille est à toi! Et quand mes yeux fixés sur les vôtres y cherchaient un autre consentement, je les vis mouillés de larmes qui me semblèrent produites par la joie; votre main tremblant dans la mienne, les marques d'affection et de tendresse que nous prodiguait votre père, tout enfin concourait à faire de ce moment le plus beau de ma vie! je semblais défier le destin... Et quoiqu'il dût me séparer de vous, j'aurais voulu pouvoir avancer mon voyage, afin de revenir plus tôt recevoir votre main. Eh bien! ce jour est arrivé, et des craintes se sont emparées de mon esprit.

ELISE, *vivement.* Des craintes! Gustave, pensez-vous que ce voyage ne sera point heureux? Ah! si cela est, ne partez pas, mon ami, ne partez pas!

GUSTAVE. Non, non, ce n'est point cela! ce que je crains, Elise, c'est de ne plus vous trouver libre à mon retour.

ELISE. Mon ami, vous ne doutez pas de mon cœur?

GUSTAVE. Ah! plutôt mourir que d'avoir une pareille pensée!

ELISE. Que pouvez-vous donc redouter encore? N'est-ce pas mon père qui le premier vous a promis ma main?

GUSTAVE. Oui, Elise. Mais votre mère? elle ne m'aime pas, vous le savez. Votre mère, issue d'une noble et ancienne famille, n'a quitté sa noblesse qu'à regret, pour s'unir à votre père; et quoiqu'après plus de vingt années d'un heureux mariage, elle rougit souvent encore d'avoir épousé (ce qu'elle appelle un marchand); consentira-t-elle jamais?...

ELISE. Mon père vous aime tant, Gustave, que nous pouvons tout espérer!

GUSTAVE. Oui, car si je cherche les honneurs, la fortune, c'est pour les mettre un jour aux pieds de son Elise, toute mon ambition, tous mes vœux sont pour elle!.. dites-moi! comment ne pourrions-nous pas nous entendre?

ELISE. Oui, Gustave, soyez-en sûr; mon père ne consentirait jamais à faire notre malheur. Et puis, s'il vous faut une assurance plus positive, je vous promets de ne penser qu'à vous, de n'appartenir qu'à vous, à vous seul, vous entendez. Ma mère, j'en suis persuadée, ne voudrait pas forcer notre inclination.

GUSTAVE. Ah! je puis partir, maintenant, car vous tiendrez votre promesse... Elise sera à moi!

ELISE. Vous êtes plus tranquille, n'est-ce pas?

GUSTAVE. Oui, oui, car vous êtes un ange!

(Il lui baise la main.)

Digitized by Google

SCÈNE VI.

LES MÊMES, SIMON.

SIMON, *riant en les voyant.* Ah! c'est vous mes enfans? diable! diable! il paraît que j'arrive mal-à-propos? vous êtes tous les deux dans de bonnes dispositions, à ce que je vois? je vous dérange peut-être?

ELISE. *allant à Simon.* Mon père!

SIMON, *l'embrassant.* Eh bien! mon enfant, tu es émue? il n'y a pas de mal; un jour d'adieu, quoi de plus naturel? si je n'avais pas voulu qu'il en fût ainsi, aurais-je promis ta main à Gustave, à mon fils d'adoption?

GUSTAVE *prenant la main de Simon.* Ah! mon bienfaiteur! mon père!

SIMON. Oui, oui, appelle-moi ton père: il y a longtemps que je le suis de cœur, et dans un an, dix-huit mois au plus, je le serai de fait... car tu ramèneras ton vaisseau à bon port, n'est-il pas vrai?

GUSTAVE. Je l'espère, du moins.

SIMON. Et moi j'en suis sûr. (*A Elise.*) Ah! ça, j'oubliais de te dire, ma chère enfant, que ta mère est levée, qu'elle t'attend. Nous venons de recevoir la visite de la marquise de Chateauneuf... que je n'aime guères, ni toi non plus, n'est-ce pas? Nous ne pouvons oublier que cette joueuse infatigable a fait entrer sa passion dans l'âme de ta mère. Cela n'a pas duré longtemps, mais cela m'a coûté cher! Et l'inconduite de Victor!... Allons, allons, ne pensons plus à tout cela. Va, mon enfant, ta mère se fâcherait peut-être si tu tardais à lui rendre tes devoirs.

ELISE. J'y vais, mon bon père. Gustave, je vous reverrai, n'est-il pas vrai?

GUSTAVE. Oui, ma chère Elise, je reviendrai vous dire adieu au moment de mon départ.

SIMON, *à Elise.* Eh bien! tu t'en vas sans m'embrasser. Ce n'est pas parce que Gustave est là, qu'il faut me négliger, moi. (*Elle l'embrasse.*) Va, va, ma chère enfant!

(Elle fait un signe d'adieu à Gustave, et sort.)

SCÈNE VII.

SIMON, GUSTAVE.

SIMON, *regardant sa fille.* Ah! mon cher Gustave, c'est la meilleure de la famille!

GUSTAVE. C'est un trésor que vous me donnez!

SIMON. Oh! oui, un trésor! tu connais son cœur, ses vertus? mais ce que tu ne connais pas, c'est sa tendresse pour moi, son amour pour tous ses parens! pourquoi faut-il que son frère ne lui ressemble pas!

GUSTAVE. Est-il possible, que Victor, que votre fils?...

SIMON. Ah! mon pauvre Gustave, mon fils me tuera!

GUSTAVE. Il est donc bien changé?

SIMON. Changé? Dis qu'il est méconnaissable. Tu sais, mon ami, combien il était doux dans sa jeunesse? tout entier à ses devoirs ses progrès furent rapides; on le regardait comme le plus studieux de son collége; point de prix, point de couronnes qui ne lui fussent décernés. Eh bien! cet enfant sur lequel on pouvait fonder le plus grand espoir, que tous les pères m'enviaient! cet enfant est maintenant un débauché, un joueur! je cherchai à le ramener dans le bon chemin en payant plusieurs fois ses dettes et en lui faisant des remontrances sévères; je croyais y être parvenu, lorsqu'hier j'apprends qu'à tous ses défauts il joint encore celui de duelliste! Alors je racontai tout à sa mère et lui manifestai le besoin de ne plus le ménager: sa tendresse pour lui l'emporta encore. Je l'attendais pour lui faire honte de sa conduite... te le dirai-je? il n'est pas rentré!

GUSTAVE. Est-il possible?

SIMON. Non, mon ami, il n'est pas rentré!

GUSTAVE. Écoutez, mon père; quoique je ne sois de retour ici que depuis peu de jours, je me suis bien aperçu de quelque changement dans la manière d'agir de votre fils, j'ai cru en deviner la cause; et si je ne craignais pas que vous pussiez croire que quelqu'arrière pensée me guidât... je vous dirais...

SIMON. Que c'est à M. de St-Hilaire que nous devons la plus grande partie de nos malheurs. Ne le pensai-je pas comme toi? j'ai voulu rompre cette liaison; j'ai été jusqu'à le prier de ne plus revenir chez moi... Mais les prières de ma femme de qui il a, je ne sais comment capté la confiance, celles de mon fils qui promettait de se corriger me décidèrent et il revint.

GUSTAVE. Il ne m'appartient pas de juger votre conduite... mais vous avez peut-être mal fait de consentir à son retour.

SIMON. Je le sais bien. Que veux-tu? je

ne puis rien refuser à ma femme. Je ne suis pas méchant, mais mon caractère est loin d'être égal! j'ai des instans de colère que je redoute vraiment... et un jour je poussai si loin l'emportement contre ma femme que peu s'en fallut que je ne me portasse à des excès contre elle!

GUSTAVE. Vous, mon père?

SIMON. Oui, mon ami, j'ai failli la frapper!... Elle voulait se séparer de moi, ce ne fut qu'à force de prières que je la fis consentir à ne point faire un éclat, capable de me perdre dans le monde, et de m'enlever le cœur de mes enfans, celui de ma fille, auquel je tiens avant tout. Depuis, j'ai dû m'éloigner de toute discussion qui me conduirait encore à des actes que je déplorerais toute ma vie; j'en ai pris l'habitude, maintenant, et lui résister me serait impossible. Mais je t'entretiens de mes malheurs et je ne pense pas qu'aujourd'hui surtout tes momens sont précieux.

GUSTAVE. En effet, l'heure de me rendre à bord est arrivée, souffrez que je vous quitte.

SIMON. Je vais t'accompagner jusqu'au port. Car si j'ai des chagrins, j'ai aussi des motifs de joie: j'attends aujourd'hui même un bâtiment qui m'apporte une riche cargaison, et demain peut-être il m'en arrivera un autre. Oh! je suis remis tout-à-fait quant aux affaires!

GUSTAVE. Eh bien! espérons, espérons mon père, le naturel de Victor ne peut être entièrement perdu, il reviendra.

SIMON. Allons, j'en accepte l'augure. Je vais prier un matelot de venir m'avertir aussitôt que mon bâtiment sera signalé.

(Ils sortent en causant par la porte du fond. Saint-Hilaire, puis Victor, entrent par la porte de côté.)

SCÈNE VIII.

VICTOR, SAINT-HILAIRE.

ST.-HILAIRE. Eh bien! entre donc; ton père n'y est pas. Tiens, le voila qui s'éloigne avec mon heureux rival.

VICTOR. Ah! tant mieux! Je n'aurais jamais osé me présenter devant lui... quelle nuit fatale! six mille francs! comment les acquitter?

ST-HILAIRE. Bah! c'est la première dette que tu fais depuis que ton père eût la bonté de les payer il y a un mois... crois-tu qu'il se montrera plus sévère pour celle-ci?

VICTOR. Et moi, qui lui avais promis de me corriger!

ST-HILAIRE. Eh bien! tu lui feras de nouveaux sermens et ta signature disparaîtra des mains de tes créanciers pour passer dans les siennes.

VICTOR. Il se lassera!

ST-HILAIRE. Eh! non. Tu connais bien mal le cœur de ton vieux père! voudrait-il pour quelques milliers de francs voir son fils unique, l'espoir de sa famille, sous le poids d'un jugement, d'une contrainte par corps? Pourrait-il supporter les reproches de ta mère, lorsque cette bonne et tendre dame lui dirait: vous avez des fonds en caisse, du crédit dans le monde, et mon fils est en prison! allez, monsieur, payez et rendez-le à ma tendresse? non. Comme il ne peut rien refuser à sa noble épouse, le brave homme ouvrirait encore une fois ses coffres, acquitterait tes lettres de change, et te ramènerait dans ses bras.

VICTOR. Tout a une fin; sa fortune est déjà bien diminuée!

ST HILAIRE. Au contraire. Depuis six mois elle est dans une prospérité continuelle. Et puis la chance peut te revenir; une bonne veine va te remettre d'ici longtemps à même de jouir de la vie, sans rien emprunter, sans rien demander à tes parens. Le rendez-vous est donné pour ce soir: tu vas gagner le double de ce que tu as perdu cette nuit, j'en suis sûr. Hier cela ne commençait déja pas mal... si tu avais eu à faire à un joueur aussi franc que toi!...

VICTOR, *se levant*. Voilà ce qui me révolte! m'être laissé voler toute une nuit sans m'en apercevoir!

ST-HILAIRE. Oui, c'est vrai, cela répugne de se trouver avec des gens aussi peu consciencieux. Mais tu l'as bien puni. Tu profites de mes leçons!

VICTOR. Pourvu que mon père ne sache rien..

ST-HILAIRE. De qui veux-tu qu'il apprenne?...

VICTOR. S'il s'est aperçu que je ne suis pas rentré, il aura peut-être pris des renseignemens où nous avons passé la nuit, on lui aura dit...

ST-HILAIRE. Pas un mot, car j'ai défendu qu'on parle de cette affaire: ainsi tu n'as rien à craindre. D'ailleurs tu as un moyen de t'en assurer; ta mère est seule, va l'embrasser comme à l'ordinaire; si elle ne te dit rien, c'est qu'on ne sait rien, alors tu pourras hardiment paraître devant ton père.

VICTOR. Oui, c'est le plus sage. Quand elle me ferait quelques reproches, ils sont si doux que je ne les redoute pas.

ST-HILAIRE. Elle est si bonne pour toi! ne sois pas longtems, je t'attends ici.

(Victor sort.)

SCÈNE IX.

SAINT-HILAIRE, *seul*.

Oui, dépêche-toi, va demander ton pardon, ce ne sera pas le dernier, je l'espère. Enfin je puis donc rendre à cette famille tous les maux qu'elle a causés à la mienne. Grâce à ce nom de St-Hilaire que j'ai pris après une longue absence de ma ville natale, on ne se doute pas ici que je suis le fils d'un ancien ennemi, le fils du pauvre Bernard qui fut ruiné il y a plus de vingt ans par la concurrence et les procès qu'il perdit contre Simon. quoique jeune encore, j'ai juré haine et malédiction à celui qui en fut la cause, je tiendrai mon serment. J'aurais pu tout oublier pourtant; la vue d'Elise avait éteint en moi tous sentimens de vengeance : le refus de son père et la préférence accordée à Gustave me les ont rendus plus forts, plus audacieux qu'ils le furent jamais! prends garde, Simon, prends garde! une fois déjà je suis parvenu à ébranler ton crédit, encore un revers, je l'anéantirai. D'ailleurs, enhardi par quelques succès, Victor ne peut plus rien entendre d'un homme sans aussitôt s'en rapporter au sort des armes... un jour viendra où une main plus exercée que la sienne jettera le deuil dans sa famille; ce que j'eusse déjà fait moi-même si je n'en voulais qu'à son existence : certain de lui envoyer une balle droit au cœur, j'aurais pu le provoquer., mais j'ai des projets plus élevés; avant sa vie il me faut la fortune qu'ils m'ont fait perdre, que je la possède un jour! et si les moyens que j'emploie ne suffisent pas pour triompher du père, ma main. j'en suis persuadé ne tardera pas à me venger sur le fils!... Le voici.

SCÈNE X.

ELISE, LA MARQUISE, Mme SIMON, VICTOR, ST-HILAIRE.

MAD. SIMON. Oui, monsieur, votre père est furieux, votre conduite est blâmable, très-blâmable! si j'ai parlé pour vous, c'est pour la dernière fois, je vous en préviens; car j'entends que vous vous corrigiez ou, loin de vous défendre. j'engagerais M. Simon à prendre des moyens extrêmes.

ST-HILAIRE, *bas à Victor*. Saurait-on ici?...

VICTOR. Non, rien de cette nuit, mais mon père m'attendait hier. et je crains...

MAD. SIMON. Mais, marquise, je ne puis tolérer; je lui ai tout passé jusqu'à ce jour parce qu'il ne s'agissait que de quelques dettes, de folies de jeune homme. Mais risquer sa vie! lui, notre fils unique! M. Victor devrait pourtant se rappeler que si le nom de son père est vulgaire, celui de sa mère au moins est illustre, que plusieurs de ses parens occupent des places éminentes, qu'avec eux il peut arriver à tout, s'élever aux honneurs!

LA MARQUISE. Allons, calmez-vous, mon amie; ce jeune homme sent parfaitement la force de votre raisonnement, il se corrigera.

ELISE. Ma mère!

ST-HILAIRE. Croyez madame que je ferai tout mon possible afin d'opérer en lui un heureux changement.

LA MARQUISE. Puisque M. de St-Hilaire veut bien s'employer, vous ne devez plus craindre ma chère amie.

MAD. SIMON. Non sans doute. Mais depuis quelque temps M. de St-Hilaire nous néglige; à peine le voit-on une fois la semaine.

ST-HILAIRE. Je crains d'être importun.. mais je me féliciterais d'être aujourd'hui près de vous, si ma faible voix pouvait être utile à mon ami, si elle pouvait lui faire obtenir un pardon, qu'il s'efforcera toujours de mériter.

LA MARQUISE. Ah! vous ne pouvez vous y refuser.

ELISE. Ma bonne mère!

MAD. SIMON, *à Victor*. Je vous pardonne. Mais à condition qu'il ne vous arrivera jamais pareille chose et que vous suivrez ponctuellement les conseils que vous donnera M. de Saint-Hilaire qui est votre ami, l'ami sincère de la famille.

ST-HILAIRE Madame!

VICTOR. Oui, ma mère.

LA MARQUISE. Ah! ça, maintenant, vous allez me promettre de venir à notre soirée oh! vous ne pouvez vous y refuser : une réunion superbe, ce qu'il y a de mieux composé, presque toutes les dames nobles de la ville.

MAD. SIMON. Je suis sensible à toutes

ces marques d'intérêt, mais il m'est impossible de me rendre à vos aimables invitations; j'en suis désespérée, marquise, je l'ai promis à M. Simon.

LA MARQUISE. Comment! vous avez promis à votre mari de fuir la société?

MAD. SIMON. Non, mais....

LA MARQUISE. Ah! si vous n'y venez pas, la soirée sera encore plus triste qu'à l'ordinaire.

ST-HILAIRE. Rendez-vous; madame la marquise vous prierait-elle aussi sincèrement si votre présence n'était nécessaire pour embellir cette réunion? M. Simon ne pourra vous en vouloir, je suis même certain que s'il était ici, il vous y aurait déjà fait consentir.

MAD. SIMON. Le voici.

VICTOR. Mon père!

MAD. SIMON. Ne parlez de rien devant lui.

SCÈNE XI.

ELISE, SIMON. LA MARQUISE, Mme SIMON, VICTOR, ST-HILAIRE.

SIMON, *à Elise qui est allée à lui.* Allons, ma bonne Elise, Gustave va bientôt revenir et tu n'es pas à ta toilette? quoique ce soit un jour d'adieu, il ne faut pas se négliger.

MAD. SIMON. C'est moi qui ne l'ai pas voulu; si l'on n'y tenait la main, cette petite passerait des jours entiers devant une glace.

SIMON. Ah! par exemple! je ne l'y ai jamais vue.

ELISE, *à son père.* Ma mère a raison; j'ai ce défaut, je m'en corrigerai. (*A part.*) Ma toilette était pour Gustave, ma mère me l'a défendue.

SIMON, *à Victor.* Vous voilà, monsieur? j'en suis bien aise. J'ai quelque chose à vous dire; ne vous éloignez pas.

MAD. SIMON. Votre fils a imploré de moi son pardon; je le lui ai accordé. Il est inutile de recommencer à lui faire de la peine, à le mortifier.

SIMON. Ma bonne amie ce n'est plus de cela qu'il s'agit. Mais j'ai besoin de lui parler seul... et vous m'avez promis...

ST.-HILAIRE. Je vous gêne, peut-être; je me retire.

MAD. SIMON. Non, vous nous accompagnerez au jardin, pour un moment seulement, nous reviendrons de suite, (*à Simon*) Souvenez-vous, monsieur, que j'ai dit à cet enfant tout ce que j'avais à dire... Je me fâcherais contre vous si....

SIMON. Sois-donc tranquille, je serai modéré, je te le promets.

MAD. SIMON. A la bonne heure.

ÉLISE. Mon bon père, ne le gronde pas trop. je t'en prie!

SIMON. Non, ma chère enfant; va, va avec ta mère.

SCÈNE XII.

VICTOR, SIMON.

SIMON. Enfin, je puis donc vous parler! Je vous ai attendu hier; où êtes vous allé?

VICTOR. Mon père!....

SIMON. Allons, répondez-moi... Rassurez-vous, j'ai promis à votre mère d'être calme, je le serai. Cependant elle ne connait pas encore toute votre conduite, sans cela croyez-vous qu'elle même pourrait garder la modération qu'elle me recommande? Je n'ai pas encore voulu vous enlever toute sa tendresse, mais j'exige ici un aveu franc et loyal. Où avez-vous passé la nuit?... Vous n'osez me répondre? eh bien! je vais vous le dire: vous l'avez passée toute entière dans une maison réprouvée dans un repaire de scélérats qui exploitent les jeunes gens qui, comme vous, ont la passion du jeu, pressurent leur fortune et ne les quittent souvent qu'après les avoir rendus criminels. Oui, monsieur, voilà pourquoi on voit le deshonneur se glisser tout-à-coup dans des familles respectables; voilà ce qui vous attend si vous ne vous corrigez pas!

VICTOR. Mon père! je puis m'être égaré, mais vous deshonorer? jamais!

SIMON. Jamais?... Ecoutez. J'ai mûrement pesé vos actions, j'ai mûrement réfléchi, car un père, voyez-vous, n'est pas une heure sans penser à l'avenir de ses enfans, sans chercher à le prévoir. On n'a pas besoin d'esprit pour cela: on n'a besoin que d'un bon cœur, et vous savez si le mien vous était ouvert?

VICTOR. Je n'en ai jamais douté, je n'en doute pas encore, malgré.....

SIMON. Malgré vos fautes, n'est-ce pas? Voyons.... vous avez beaucoup perdu, cette nuit? Vous avez fait sans doute quelques lettres de change? Comment feriez-vous pour les payer si je n'étais pas là? dites. Vous ne le savez pas. Eh bien! si je vous refusais mon secours et que leur échéance arrivât, vous feriez comme les autres, vous voudriez sortir à tout prix de votre position et, comme les autres, ce serait aux dépens de votre honneur. Voilà

ce que m'ont appris mes prévisions sur vous, ce qu'elles me confirment de jour en jour pour votre malheur et pour le nôtre!

VICTOR. Je sens profondément la force de vos raisons, elles sont déjà gravées dans mon cœur. Et si l'envie de mal faire me prenait jamais, nul doute que je pusse m'en garantir en les rappelant à ma mémoire.

SIMON. Ce matin, à six heures, après une querelle très-vive avec votre adversaire au jeu, vous êtes sorti, vous sixième.. où avez vous été ?

VICTOR. Vos procédés pour moi m'engagent à vous répondre avec franchise. Comme vous le pensiez tout-à-l'heure, mon père, j'ai été trompé au jeu, trompé toute la nuit. Quand je m'en aperçus, je voulus retirer l'argent que j'avais perdu où, pour dire vrai, les signatures que j'avais faites: non-seulement mon adversaire s'y refusa, mais il osa encore rire de ma crédulité, insulter à mon malheur !.. je ne pus me contenir... et un soufflet!...

SIMON. Imprudent!... Et vous vous êtes battus?

VICTOR. A une lieue de la ville, tous les deux, à vingt-cinq pas, une balle dans la poitrine l'étendit à mes pieds!

SIMON. Malheureux! malgré mes prières, malgré tes promesses!

VICTOR. Mais, mon père, il m'avait volé!

SIMON. Sa joue portait la marque de ton mépris, tu devais être satisfait.

VICTOR. Mais il disait qu'il voulait se battre; qu'il voulait me tuer: si j'avais fui, il m'aurait traité de lâche!

SIMON, *avec force*. Et quel est donc le courage qui vous force sur un mot, sur un geste, d'aller tuer son semblable? Savez-vous qu'un duelliste à mes yeux est aussi méprisable qu'un assassin? un duelliste, qui de gaîté de cœur ose priver une famille de son plus ferme et quelquefois de son seul appui, n'est-il pas un meurtrier? que fait donc de plus que lui l'assassin? Il frappe dans l'ombre direz-vous? Mais c'est pour se dérober à la honte, au cri de sa conscience, et plus souvent encore, c'est pour se dérober à lui-même! Le duelliste ne respecte rien, pas même son frère! Je vais vous en fournir la preuve... A seize ans, lorsque je pris le parti de m'embarquer, le capitaine du bâtiment sur lequel je montai avait justement le caractère dont je vous parle. Etant allé se reposer aux lieux qui l'ont vu naître; il devint épris de la maîtresse de son frère, qui comme lui était capitaine. Il le provoqua, et poussa si loin la fureur jalouse, qu'il le dégrada en plein café! dès-lors tout arrangement entre eux fut impossible, et, quoique dans ce temps, le duel pût être puni de mort, le lendemain ils tirèrent l'un sur l'autre à bout portant... l'instant d'après le frère n'existait plus et les remords les plus cuisans étaient dans le cœur de mon capitaines. Rentré chez lui, craignant sans doute d'être arrêté, il m'ordonna de lui composer un breuvrage (que je ne connaissais pas alors), et s'empoisonna par degrés en me dictant son testament. C'est ainsi que finit un homme appelé par ses talens et son courage à être l'honneur de sa famille et l'orgueil de sa patrie!.. Maintenant, monsieur, je vous ai tout dit; si ces exemples ne suffisaient pas pour vous rappeler à vos devoirs, vous ne seriez plus mon fils, vous ne seriez à mes yeux que le plus méprisable des hommes!

VICTOR. Ah! mon père! je veux racheter par ma conduite à venir tous les torts du passé, c'est à genoux maintenant que je sollicite l'entier oubli de mes fautes.

SIMON. Ah! si ton repentir est sincère, ce n'est pas là que tu dois être, c'est sur le cœur de ton père! (*Ils s'embrassent*). Tais-toi, voici ta mère, essuyons nos larmes; qu'il ne soit plus question à présent que de notre amour mutuel!

SCÈNE XIII.

POTIN, ÉLISE, Mme SIMON, SIMON, VICTOR.

MAD. SIMON. M. Potin, M. Potin... je vous dis que vous lassez ma patience et qu'elle est à bout.

POTIN. Mais, madame.....

SIMON. Qu'y-a-t'il donc?....

MAD. SIMON. C'est une horreur! La cour, le péristyle sont encombrés à n'y pouvoir marcher; l'entrée du jardin est interceptée.

SIMON. Comme il m'est arrivé beaucoup de marchandises ces jours-ci, c'est moi qui ai commandé....

MAD. SIMON. M. Simon, cela ne vous regarde pas. Quand je rappelle un valet à ses devoirs, je vous prie de ne pas vous en mêler. (*à Potin*) Répondez-moi ?

POTIN. J'avais dis à Mme Potin....

MAD. SIMON. Taisez-vous. Avez-vous dit aussi à votre femme de répandre de la paille dans la cour? Ne vous paie-t-on pas pour que la maison soit en ordre?

POTIN. Pardon, madame, c'est madame Potin... qui...

MAD. SIMON. Madame Potin est ici pour veiller à qui entre et sort de la maison, rien autre chose. D'ailleurs dans un bon ménage, l'homme seul doit travailler.

POTIN, *à part*. Diable de madame Potin, va !...

MAD. SIMON. Il y a longtemps que je vous aurais renvoyé sans M. Simon qui vous considère à cause de votre blessure. Mais je le dis devant lui: la première fois que vous vous éloignerez de la règle que je vous ai prescrite, on continuera votre pension et je vous chasserai !

ÉLISE. Ah! ma mère ! Il faudrait que vous en prissiez un autre !

MAD. SIMON. Laissez-nous, petite-fille..

POTIN. Mademoiselle a raison. Madame ne peut pas être *sans-suisse*.

MAD. SIMON. Allons, partez et tenez-vous pour averti.

POTIN. Oui, madame, (*à part*) j'ai bien fait de lui parler comme ça tout d'même !

(Il sort par le côté, Gustave paraît au fond.)

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, GUSTAVE.

ÉLISE. Gustave !

GUSTAVE. L'heure de partir va sonner, je viens vous faire mes adieux.

ÉLISE. Déjà !

SIMON. Eh ! quoi, mon pauvre ami, nous allons donc encore nous séparer!

MAD. SIMON. Ah ! c'est aujourd'hui que monsieur quitte notre ville ?

GUSTAVE. Oui, madame; mais ce départ m'affligerait bien moins si madame Simon m'assurait qu'à mon retour, ayant mérité de ma patrie le grade de capitaine, la promesse que m'a faite M. Simon de me donner la main de sa fille n'a rien qui puisse la contrarier, qu'elle me permettra enfin de l'appeler ma mère !

MAD. SIMON. Mais, non... M. Simon a promis, je ne veux pas le faire manquer à sa parole... si vous vous en rendez digne.

ÉLISE. Ma mère ! ma bonne mère !

SIMON. Bien, bien, ma bonne amie !

GUSTAVE. Ah! madame! votre réponse a ému mon âme ; je sens aux pleurs qui coulent de mes yeux que je reviendrai digne de vous et du trésor que vous m'accordez.

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENS, SAINT-HILAIRE, LA MARQUISE.

ST.-HILAIRE, *en entrant*. Tenez ferme, marquise, elle se rendra, et une fois arrivée, il vous sera facile.....

LA MARQUISE. Chut ! taisez-vous !

GUSTAVE, *embrassant Élise*. Adieu donc Élise !

ÉLISE. Adieu, adieu, Gustave.

GUSTAVE. Adieu, mon père, ma mère!. Ah ! je puis vous donner ce nom car je mériterai celui de votre fils.

ST.-HILAIRE, *à part*. Malédiction ! j'arrive pour être témoin de son départ et de la préférence qu'on lui accorde. Mais patience, il y a loin encore d'ici son retour !

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, LE COMMISSIONNAIRE.

LE COMMISSIONNAIRE. M. Simon, M. Simon, le brick *le Bonheur* vient d'entrer dans le port ; le capitaine a rencontré la corvette *la Galathée* à la hauteur des îles d'Hières et m'a chargé de vous dire que d'après sa marche, il ne l'a pas dépassée de plus de deux heures.

SIMON. Ah ! mes enfans ! mes amis ! je ne donnerais pas cette journée pour deux cents mille francs !

MAD. SIMON ET VICTOR. Est-il vrai ?

SIMON. Oui, oui, mes chers amis, rien n'est plus vrai ?

(On entend un coup de canon.)

GUSTAVE. C'est le signal pour mettre à la voile. Je pars tranquille et content, car j'emporte l'assurance de posséder Élise et que votre bonheur ne sera point troublé !

ST.-HILAIRE, *à part*. Peut-être !

(Pendant que Gustave fait ses adieux à Elise et à Simon, la Marquise s'approche de Mme Simon, et St-Hilaire de Victor.)

LA MARQUISE, *bas à Madame Simon*. Viendrez-vous à notre soirée ?

MAD. SIMON, *avec embarras*. Je ne sais.

ST.-HILAIRE, *bas à Victor*. On nous attend.

VICTOR. Silence !

LA MARQUISE. Un jour comme celui-ci, M. Simon pourrait-il vous refuser un instant de plaisir ?

ST.-HILAIRE. Ayant engagé notre parole nous ne pouvons y manquer!

MAD. SIMON, *ayant réfléchi.* J'irai.

VICTOR, *avec force.* Je n'irai pas!

(Gustave, Elise et Simon sont restés au fond. Le vaisseau paraît au lointain; une barque est au bord de la mer. Gustave y monte et fait ses adieux à tout le monde. On entend le canon jusqu'au baisser du rideau. — Tableau.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

Le Théâtre représente un riche salon à colonnes, ouvert des deux côtés du fond. Sur le devant de la scène, à la gauche de l'acteur, un sopha; à la droite, une table ronde, des fauteuils, etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉLISE, SIMON.

SIMON. Mais, ma chère Elise, conçois-tu cela de ta mère? Quand toute la fortune que j'avais acquise ne suffira peut-être qu'à réparer les pertes consécutives que j'ai faites, vouloir donner un bal dans un pareil moment!

ÉLISE. Mais, mon père, c'est que depuis plusieurs jours vous paraissiez avoir oublié vos peines.

SIMON. Sans doute. D'après les lettres que j'ai reçues de Gustave, je pouvais penser qu'enfin, après deux années de voyages et de combats, il reviendrait dans les premiers jours du mois: nous voilà au quinze, et point de nouvelles! Je crains bien qu'il n'ait été forcé de continuer ses expéditions.

ÉLISE. J'en souffre autant que vous, mon père!

SIMON. Mais cela ne dérange pas tes projets à toi; car j'ai pris mon parti, vois-tu. Dès que vous serez mariés, je fais mes comptes, je réalise; et s'il me reste quelque chose après ta dot, nous irons ensemble habiter une campagne; et là, ne recevant personne, vivant dans sa famille, ta mère peut-être ne me donnera plus aucun souci. Nous tâcherons d'attirer ton frère à nous; et si ces projets réussissent, nous pourrons jouir encore de quelques momens heureux.

ÉLISE. Oui, mon père, n'en doutez pas: Gustave nous ramènera le bonheur; votre félicité sera complète, votre existence embellie et prolongée par l'amour de vos enfans!

SCÈNE II.

POTIN, ÉLISE, SIMON.

POTIN. *accourant.* M. Simon! M. Simon! on vient vous prévenir qu'on aperçois à l'horison un gros bâtiment; on dit que c'est celui du capitaine Gustave.

ÉLISE. Ah! mon père! c'est lui! Je le sens aux battemens de mon cœur!

POTIN. Oui, mademoiselle, c'est lui; car ça m'a fait *la* même effet tout-à-l'heure quand...

SIMON. C'est bon. Continue ta besogne; tu en as aujourd'hui, et tu n'y es pas habitué à celle-là. Dam! nous n'avons plus autant de domestiques, il faut que le travail de chacun soit réparti.

POTIN. Ah! ben oui, l' travail, ça n' me fait pas peur à moi. Y n'y a qu' madame Potin... Mais elle est vieille, c'te femme... Et les vieilles femmes, il faut diablement les r'muer pour qu' ça puisse faire quèque chose.

SIMON, *à Elise.* Je vais voir sur le port si c'est bien Gustave qui nous arrive, pour le ramener dans tes bras. Ah! çà, maintenant, si c'est lui, mon enfant, ce bal qui d'abord m'avait tant déplu, devien-

dra pour nous le mobile d'une grande fête... Non-seulement, je voudrai que tu y paraisses, mais encore que tu y sois brillante!

ELISE. Je le serai, mon père.

SIMON. Ma foi, je ne serai plus fâché que mon monde soit congédié, et d'avoir renvoyé toute affaire à mon banquier; car nous pourrons être tout à lui au moins. Allons, va te préparer. Adieu, adieu, mon enfant.

SCÈNE III.

POTIN, *seul.*

C'est ça, qu'elle aille à sa toilette; moi j'ai fait la mienne. Dieu de dieu! suis-je t'y beau comme ça! J' m'ai r'gardé tout-à-l'heure dans une glace, j' pouvais pas me r'connaître. Et Mme Potin! a-t-elle l'air *fierte* de son époux! Aussi elle l'a embrassé, en l'appelant son bibi! Y n'y a qu' la culotte qui m' contrarie... à cause de ma jambe. Mais, du reste, j' crois qu' je n'suis pas mal. Ah! ça, voyons si tout est bien en ordre pour les rafraîchissemens... car je suis le *sommeil-lier* du bal! Tiens, v'là déjà c' M. de St.-Hilaire... j' l' haï-t'y, c't être-là! A'-t-'y l'air sournoise! Et puis, çà n' donnerait jamais rien au concierge... au suisse! veux-je dire.

SCÈNE IV.

POTIN, SAINT-HILAIRE.

POTIN, *saluant.* M. de St.-Hilaire... j'ai bien l'honneur ..

ST.-HILAIRE. Victor est-il de retour?

POTIN. Je ne l'ai pas encore vu.

ST.-HILAIRE. Dès qu'il reviendra, dites-lui que l'attends ici.

POTIN Tout ce qui peut être agréable à M. de Saint-Hilaire.

ST.-HILAIRE. C'est bon. Allez.

POTIN. Je vas.

(Il va pour sortir.)

ST.-HILAIRE. Ah! est-il venu beaucoup de monde demander M. Simon?

POTIN. Tiens! c'est vrai. Il en est venu une douzaine de monde.

ST.-HILAIRE. Qu'avez-vous répondu?

POTIN. C' que monsieur m'avait dit...

ST.-HILAIRE. Oui, d'aller chez son banquier: c'est très-bien. Il est inutile d'en parler à votre maître; je sais qui, je m'en charge.

POTIN. Mais je dois pourtant... car mes devoirs sont...

ST.-HILAIRE. De vous taire lorsqu'on vous le commande; et si vous en ouvrez la bouche, je vous fais chasser par madame!

POTIN. C'est fini... ell' rest'ra muette... ma bouche. (*A part.*) Est-y sournoia! Oh! sournois, va!

(Il sort.)

SCÈNE V.

SAINT-HILAIRE, *seul, feuilletant des billets.*

Oui, oui, j'en ai assez. Ma vengeance, celle de mon père seront satisfaites! Quelle heureuse circonstance pour moi! La marquise, qui, sans le savoir, coopérait à l'accomplissement de mon œuvre, la marquise m'aimait depuis longtemps: elle m'a fait offrir sa main... je dois donc posséder sa confiance? J'en ferai bon usage. Il n'y a plus que ce Gustave... N'importe, qu'il se marie, pourvu que je sois vengé! J'ai tremblé un moment pourtant: la tranquillité de Victor, son obstination à ne plus suivre mes conseils, me faisaient désespérer d'arriver à mon but; mais l'idée de le rendre amoureux pour la première fois vint à ma pensée, et depuis un an il dépasse tout ce que j'avais conçu de lui. La préférence que Marie accorde au capitaine Georges me servira... Je pourrai peut-être... Mais je crois entendre Victor... Oui, c'est lui.

SCÈNE VI.

SAINT-HILAIRE, VICTOR.

VICTOR. Ah! te voilà, mauvais sujet? c'est ainsi que tu laisses tes amis? un déjeûner excellent, des vins exquis, des femmes charmantes! et tu n'étais pas là! C'est peut-être la seule fois que tu m'aies abandonné: Oreste pourrait-il donc vivre sans Pylade?

ST.-HILAIRE. Non, Pylade est nécessaire à l'existence d'Oreste: c'est pour cela que je t'ai quitté. Ne fallait-il donc pas que j'allasse au plus tôt chez cet homme qui doit te procurer la somme dont tu as besoin?

VICTOR. C'est juste. Eh bien! ce vieux juif est-il plus traitable?

ST.-HILAIRE. Non; il veut une caution.

VICTOR. Ne lui as-tu pas offert la tienne comme tu me l'as promis?

ST-HILAIRE. Oui; mais il la refuse. Il dit qu'il veut mieux que des répondans, mieux que des signatures; il lui faut des gages.

VICTOR. Des gages! il devient difficile : il n'aura rien. Je me passerai de lui, je me passerai d'argent.

ST.-HILAIRE. Y songes-tu? N'est-il pas de toute nécessité que tu en aies? N'as-tu pas le dessein de faire passer un cadeau à la belle Marie? seule ressource qui te reste; car si elle l'accepte, elle est forcée d'agréer ton hommage, et tu triomphes enfin!

VICTOR. Ah! c'est vrai. Elle est si belle, Marie! Donne-moi donc un moyen?

ST.-HILAIRE. Adresse-toi à ta mère; elle ne te refuse rien... Précisément la voici.

(Ils remontent la scène.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES. Mme SIMON, LA MARQUISE.

MAD. SIMON. Vous avouerez, marquise, que j'ai un malheur décidé à votre bouillotte? Chaque fois que je tiens, on me dé-cave; c'est vraiment une chose extraordinaire.

LA MARQUISE. C'est vrai, la chance vous est contraire aujourd'hui; mais vous aurez votre revanche. Tout le monde est enchanté de vous; et la duchesse de Sainte-Vallée, qui ne vous connaissait pas encore, vient de faire les plus beaux éloges de vos manières à notre réunion.

MAD. SIMON. Vraiment?

LA MARQUISE. Et en effet, je vous ai bien observée, il est impossible de perdre avec plus de réserve, avec plus de grâce! Enfin, comme je vous le disais, tout le monde en est enchanté. — Ah! c'est vous, M. de St.-Hilaire? vous ne deviez venir que pour le bal.

ST.-HILAIRE. J'ai eu des affaires pour mon ami. (*Bas.*) J'ai à vous parler.

LA MARQUISE. Je suis à vous. (*A Madame Simon.*) Vous ne tarderez pas à revenir, n'est-ce pas? Je suis sûre qu'on se plaint déjà de votre absence, tant vous êtes désirée!

MAD. SIMON. Oui, oui, je vais y aller.

LA MARQUISE, *bas à St.-Hilaire.* Que voulez-vous me dire, mon ami?

ST.-HILAIRE. Avez-vous les billets que je vous ai demandés?

LA MARQUISE. En voici pour vingt mille francs, c'est tout ce que j'ai de Madame. Simon; mais il faut que vous me promettiez qu'ils ne sortiront pas de vos mains.

ST.-HILAIRE. C'est bien mon intention!

(Ils sortent.)

SCÈNE VIII.

Mme SIMON, VICTOR.

MAD. SIMON. Toujours en perte, toujours! ah! je commence à croire M. Simon, cette marquise sera cause de bien des maux! ah! c'est vous, Victor?

VICTOR. Oui, ma mère.

(Il l'embrasse et s'assied près d'elle.)

MAD. SIMON. Vous m'embrassez bien tendrement aujourd'hui... auriez-vous encore besoin de moi?

VICTOR. Ah! ma mère! ce n'est pas cela... vous savez combien je vous aime, et je sais combien vous méritez d'être aimée!... il est vrai cependant... que j'ai une demande à vous faire.

MAD. SIMON. Qu'est-ce donc? je ne vous vis jamais embarrassé comme en ce moment.

VICTOR. C'est qu'il s'agit en effet d'une chose pour laquelle je ne vous ai jamais sollicitée.

MAD. SIMON. Qu'elle est-elle?

VICTOR. C'est... votre consentement...

MAD. SIMON. Pour?...

VICTOR. Pour me marier.

MAD. SIMON. Vous marier! aimeriez-vous déjà?

VICTOR. Oui, ma mère. Et celle que j'aime, vous la connaissez... elle vient ce soir ici, au bal.

MAD. SIMON. Dites-moi son nom.

VICTOR. C'est Marie! La belle Marie!

MAD. SIMON, *se levant.* Mademoiselle de Sourdeuil! je vous approuve Victor; vous ne pouviez faire un meilleur choix. Des vertus, de la fortune... (*à part*) trop de fortune, peut-être! (*haut*) et... a-t-elle agréé vos hommages?

VICTOR. Pas encore. Elle attend que je me présente à ses parens.

MAD. SIMON. C'est juste, il faudra le faire.

VICTOR. C'est bien mon intention... mais, avant, j'aurais désiré savoir si elle m'aime réellement... et, pour cela... je voudrais lui faire un présent.

MAD. SIMON. Je n'y vois pas de mal, si toute fois les parens y consentent.

VICTOR. Comme je n'ai pas la somme nécessaire... je viens vous faire un dernier emprunt...

MAD. SIMON. Un emprunt? mais hier je vous ai fait donner cinq cents francs.

VICTOR. Oui, mais...

MAD. SIMON. Vous les avez déjà dépensés?.. et comment?.. vous avez joué, peut-être... ah! vous avez joué!!!

VICTOR. C'était pour la dernière fois.

MAD. SIMON. Oh! oui, Victor... que ce soit la dernière fois, la dernière! car vous ne savez pas, vous ne pouvez encore savoir combien il est terrible de ne pouvoir se passer du jeu!

VICTOR, *étonné*. Mais, ma mère...

MAD. SIMON, *vivement*. Bien, bien, c'est assez, ne parlons plus de cela, je vous pardonne.

VICTOR. Alors vous aurez la bonté de me prêter.

MAD. SIMON. Mais je ne le puis pas, mais cela m'est impossible.

VICTOR. Comment? j'avais pensé au contraire que puisque vous donniez un bal...

MAD. SIMON. Un bal! ah! si vous en connaissiez les motifs, si vous saviez!..

VICTOR. Expliquez-vous, je vous en prie.

MAD. SIMON. Eh bien! ce bal, je l'ai donné...

(On entend un coup de canon.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, ELISE.

ELISE. Ma mère! ma mère! c'est Gustave! oh! c'est bien lui, j'ai reconnu son bâtiment.. (*remarquant la pâleur de sa mère*) Ah! mon Dieu! qu'avez-vous ma mère? vos yeux sont remplis de larmes?

MAD. SIMON. Rien!... je n'ai rien! (*à part*) Qu'ils ignorent toujours les bruits qui circulent sur la ruine de notre maison!

SCÈNE X.

LES MÊMES, SAINT-HILAIRE, LA MARQUISE, PIERRE, GEORGES, VICTOR, MARIE.

PIERRE, *annonçant*. Le capitaine Georges et Mlle de Sourdeuil.

VICTOR. Marie!

ST.-HILAIRE, *à Victor*. Eh bien! ta mère?

VICTOR. Impossible!

ST.-HILAIRE. Comment?

VICTOR. Je ne puis te le dire, mais j'ai besoin de tes conseils.

ST.-HILAIRE, *à part*. Je m'en doutais.

(Il va trouver Georges et Victor s'empresse auprès de Marie pendant la scène suivante.)

ST.-HILAIRE, *à Georges*. Eh bien! capitaine, vous êtes donc des nôtres?

GEORGES. Oui, M. de St-Hilaire; je ne m'y attendais pas pourtant, car j'étais d'un repas donné par mon corps d'officiers au nouveau colonel du régiment, et je ne me sentais pas après le courage de danser ce soir; mais mademoiselle de Sourdeuil et sa mère m'engagèrent tellement que je me suis décidé.

ST.-HILAIRE. Vous avez très-bien fait; vous aurez du plaisir.

GEORGES. Peut-être. Je n'aime point le bal, surtout quand je suis avec une demoiselle.

ST.-HILAIRE. Pourquoi?

GEORGES. Parce qu'il y a toujours des importuns qui la suivent, qui lui parlent.

ST.-HILAIRE. Je vois ce que c'est, vous êtes jaloux.

GEORGES. Je ne m'en défends pas. Et comme je suis assez vif de mon naturel, j'ai peur qu'il ne s'en suive des affaires, toujours fâcheuses quelle qu'en soit l'issue.

ST.-HILAIRE. J'étais sûr d'avoir deviné.

(Saint-Hilaire et la Marquise sortent.)

GEORGES, *prenant la main de Marie*. Pardon!

(Il passe devant Victor, qui paraît mécontent.)

PIERRE, *accourant*. Madame, madame, voilà M. Simon et le capitaine Gustave.

ÉLISE. Grand Dieu!

SCÈNE XI.

LES MÊMES, GUSTAVE, SIMON.

GUSTAVE, *accourant*. Élise! ma chère Élise!

ÉLISE. Gustave!

GUSTAVE. Ah! ma mère! car je puis vous donner ce nom chéri! daignez permettre... (*A Victor et à Georges.*) Mon frère! mes amis! pardon si, dans le premier moment.....

GEORGES. Comment donc!... nous savons tous l'effet que produit un retour que l'on désire depuis longtemps..... Surtout lorsqu'on revient pour épouser une demoiselle aussi accomplie.

SIMON. Je vous remercie, capitaine, je prends le compliment pour moi.

PIERRE. Les salons sont éclairés. Une nombreuse société y est déjà réunie.

SIMON. Venez, mes enfans, je vais vous présenter à tous nos amis. Messieurs, je vous en prie, donnez la main à vos dames et que le bal commence.

(Tout le monde entre dans le salon du bal.)

SCÈNE XII.

POTIN, *seul.*

(La contredanse se fait entendre en sourdine pendant cette scène.)

POTIN, *seul avec un plateau.* C'est singulier, personne n'y touche..... Ils disent qu'ils n'ont pas encore soif. Eh bien! j'ai soif pour eux, moi. (*Il avale deux biscuits.*) C'est bon, tout d'même, pauvr' Mame Potin, si t'étais là!... Au fait, qu'est-ce qui m'gêne?... j'suis pas forcé d'rend' le compte. (*Il met les biscuits dans sa poche, puis il en mange en parlant.*) C'te pauvr' biche! c'est ben assez pour elle d'êtr' obligée d'garder la porte pendant qu' les aut'es se divertissent.... j'lui ai porté tout-à-l'heure un litre de marrons et quat'e bouteilles de cid'e pour qu'elle s'amuse à grignoter... elle aime tant grignoter d'puis qu'elle n'a plus de dents!... c'est pas comme moi qui en si-z-encore!.... Oh! bon!... v'là qu' j'étouffe à présent! et pas la moindre liquide!!... Ma foi, tant pire pour les glaces! (*Il en avale deux.*) Tiens c'est pas mauvais du tout ça!..... Si j'pouvais en porter à Bibi! (*Il fait un pas pour sortir.*) C'est pas possible... on m'verrait... si j'avais quéque chose encore.... (*Il cherche dans ses poches et y trouve le sac aux marrons.*) Oh! quelle idée! (*Il met deux glaces dans le sac*). Oh! mon bichon!... comme tu vas te régaler!

(La musique cesse. Potin va pour sortir, au moment où Victor et Saint-Hilaire entrent vivement; il met le sac dans la poche de son habit.)

SCÈNE XIII.

SAINT-HILAIRE, VICTOR, POTIN.

VICTOR. Ce maudit capitaine, il n'y a que pour lui à parler, à peine si l'on m'écoute!

ST.-HILAIRE. Ma foi! je crois qu'il t'est préféré!

VICTOR. Si je le savais!.....

POTIN, *à part.* Ils ont l'air bien échauffés, si *j'leurs* offrais... (*Haut.*) Ces messieurs veulent-ils se rafraîchir?

(La musique reprend.)

VICTOR. Des glaces! Apporte-nous du champagne.

POTIN. Je n'en ai pas là... En attendant, si ces messieurs voulaient...

VICTOR. Du champagne, te dis-je.

POTIN. Je vas, monsieur, je vas...

(Il sort.)

SCÈNE XIV.

ST.-HILAIRE, VICTOR.

VICTOR. Je suis dans une fureur!

ST.-HILAIRE. Allons, calme-toi.

VICTOR. N'as-tu pas remarqué comme moi qu'il affectait de sourire en me regardant?

ST.-HILAIRE. C'est vrai. Son regard était triomphant.

VICTOR. Il savait bien que je serais refusé. Ils s'aiment sans doute?

ST.-HILAIRE. Et sans ce bal tu n'aurais connu cette inclination qu'après eur mariage!

VICTOR. Leur mariage!... oh! il ne se fera pas.

ST.-HILAIRE. Laisse-moi me charger de cette affaire, et dans celle-ci, comme dans toutes les autres, sois certain que je te servirai en ami.

VICTOR. Je compte sur toi.

(La musique cesse.)

SCÈNE XV.

LES MÊMES, MARIE, GEORGES, LE DOCTEUR DESROSIERS, POTIN, ET QUELQUES CONVIVES.

POTIN, *accourant.* Voilà du champagne, messieurs. (*Il dépose deux bouteilles sur une table ronde qui est sur l'avant-scène à droite de l'acteur. Essuyant sa culotte.*) Qui diable a pu me mouiller comme ça?... Ma poche aussi? (*Il fouille dedans, et en retire le sac aux marrons.*) Ah! mon Dieu! mes pauvres glaces!... et mes biscuits donc!... c'était bien la peine... Pauv' biche! j't'en port'rai d'aut'es va!

(Il reprend son plateau et offre des glaces à Marie et à Georges, qui refuse. Saint-Hilaire s'en apercevant, s'approche de Georges.)

ST.-HILAIRE, *à Georges.* Je suis sûr que le capitaine est comme nous, il préfère un verre de champagne à toutes les orangeades du monde?

GEORGES. Ma foi, oui, je l'avouerai franchement.

ST.-HILAIRE, *bas*. Si ces dames voulaient le permettre, je vous inviterais à faire comme ces messieurs.

(Georges prend congé des dames ; un verre lui est présenté. On entend une walse.)

GEORGES. Messieurs, que notre première santé soit pour la famille Simon.

LES CONVIVES. Oui, oui, à la famille Simon.

(Tout le monde disparaît, excepté les convives.)

SCÈNE XVI.

SAINT-HILAIRE, VICTOR, CONVIVES, LE DOCTEUR DESROSIERS, GEORGES.

ST.-HILAIRE. Allons, mes amis, remplissez vos verres; rasade pleine. Il s'agit d'un toast qui vous sera cher. (*Trinquant.*) A la belle Marie! la rose du bal!

LES CONVIVES. Bien! bien! A la belle Marie!

LE DOCTEUR. Oui; mais qui se chargera de répondre pour elle?

UN CONVIVE. Et parbleu! son favori de la soirée, le capitaine Georges.

ST.-HILAIRE. Non, non, le capitaine Georges n'est pas son favori. Dix à parier contre un que mon ami Victor l'emportera.

GEORGES. M. Victor?... peut-être?

LE DOCTEUR, *riant*. Je crois, Messieurs, que le cœur de la belle Marie est encore indécis entre ses deux adorateurs.

ST.-HILAIRE. Je gage toujours pour mon ami.

VICTOR. En effet, je ne crois pas que le capitaine ait le droit de prétendre à sa main.

GEORGES. Tenez, messieurs, nous faisons beaucoup de bruit pour rien, ce me semble; mais, puisque la question, toute puérile qu'elle soit, n'est pas encore résolue, je dois dire, quoique cela vous paraisse peut-être ridicule de ma part, que le cœur de la belle Marie est à moi, à moi seul; j'ai de bonnes raisons pour parler ainsi; et M. Victor, mon rival, ne saurait l'emporter sur moi, malgré les avantages qui le feraient réussir auprès de toute autre personne.

VICTOR. Capitaine, point d'ironie.

GEORGES. Ironie!.... Que voulez-vous dire par ce mot? Je vous promets, M. Victor, que je n'ai pas l'intention de vous chercher querelle. S'il m'est échappé quelque chose d'offensant pour vous, j'en suis fâché, je vous assure. Mais quant à mademoiselle Marie, je suis bien certain de vous être préféré. Ainsi, messieurs, je vous remercie pour elle.

VICTOR. Capitaine, vous vous trompez..... Ah! dites que vous vous êtes trompé!

GEORGES, *avec calme*. Trompé?..... Tenez, Victor, vous me forcez à faire un aveu que je voulais retarder encore de quelques jours, mais qui, je l'espère, va nous mettre d'accord..... Non-seulement la main de mademoiselle de Sourdeuil m'est accordée, mais elle m'est assurée par un contrat signé hier entre nos deux familles. Et je puis vous affirmer, qu'à moins d'événemens que je ne peux prévoir, avant un mois vous aurez été témoin de mon bonheur.

LES CONVIVES ET LE DOCTEUR. Ah! c'est différent.

VICTOR. Cela n'est pas, messieurs, cela n'est pas.

GEORGES. M. Victor, vous avancez là des paroles.....

VICTOR. Que je soutiendrai envers et contre tous!

GEORGES, *après une pause*. Vous êtes jeune, Victor. Vous ressemblez en ce moment à un fort écolier qui n'a plus besoin que d'une bonne leçon pour sortir parfait des mains de son maître.

VICTOR. Et... qui pourrait me la donner?

GEORGES. Moi!... si je ne respectais la maison où je me trouve.

ST.-HILAIRE, *bas*. Ah! c'en est trop, Victor, son orgueil me révolte, il faut en finir.

VICTOR. Si ce que vous nous avez dit au sujet de votre mariage est vrai, vous avez fait une action basse en vous en flattant devant moi; et cette action me ferait croire que vous n'êtes.....

GEORGES. Achevez!...

VICTOR. Que vous n'êtes qu'un lâche!

GEORGES. Vous m'accusez de bassesse, et vous m'appelez lâche?

VICTOR. Oui, oui, je l'ai dit.

GEORGES. Vous savez quelles excuses vous me devez à l'instant même?

VICTOR. C'est lorsque l'un de nous deux aura le cœur percé d'une balle que je vous ferai excuse.

GEORGES. Eh bien! marchons!

LES CONVIVES. Nous ne le souffrirons pas.

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, POTIN.

ST-HILAIRE. Vite, vite, cours au tir de Leboucher, demande lui une paire de pistolets ; tu lui diras que c'est pour moi, il saura ce que cela veut dire..... tu nous attendras à la porte, va.

POTIN. Mais, monsieur....

ST-HILAIRE. Cours, te dis-je, dix louis pour toi, si tu arrives à temps!

POTIN. Dix louis!.

(Il sort.)

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, *excepté* POTIN.

GEORGES, *au docteur*. Non, non, il faut que cela finisse sur le champ. (*A Victor.*) Vous avez des pistolets?

VICTOR. Nous en trouverons en chemin.

LE DOCTEUR. Y songez-vous, messieurs, il fait nuit close.

GEORGES. Et qu'importe ? a-t-on besoin du jour pour se battre à bout portant?

VICTOR. Non, non, partons.

(Les convives leur barrent le passage.)

LE DOCTEUR. Nous nous y opposerons tons (*Appelant.*) A nous, Messieurs!

VICTOR. Silence!

ST.-HILAIRE. Malheureux!

SCÈNE XIX.

TOUT LE MONDE, *excepté* POTIN.

SIMON. Qu'y a-t-il ? D'où vient ce bruit ?

LE DOCTEUR. Vous arrivez à propos, Ces messieurs allaient se battre.

TOUS. Se battre!

ÉLISE. Mon frère!

M. et MAD. SIMON. Mon fils!

LE DOCTEUR. Votre fils et le capitaine Georges.

SIMON *à Victor*. Malheureux! vous vouliez faire de ma maison une scène de meurtre ?

MAD. SIMON. Y pensiez-vous, Victor ?

GEORGES. Mais je vous jure que ce n'était rien ; un mot, cela se serait arrangé, soyez-en sûrs. Et la preuve, c'est que j'offre ma main à Victor, je suis persuadé qu'il ne la refusera pas.

VICTOR, *la refusant*. Monsieur!

GUSTAVE, *à Victor*. Dès que le capitaine vous offre sa main, vous devez l'accepter.

MAD. SIMON. Mon fils!

(Victor lui donne la main, pendant que tout le monde interroge les témoins de la scène précédente. Victor et Georges se tiennent à l'écart.)

GEORGES A quelle heure demain ?

VICTOR. Au lever de l'aurore.

GEORGES. En quel lieu?

VICTOR. Celui que vous voudrez.

GEORGES. Eh bien! Nous nous trouverons sur le port.

VICTOR. Les armes?

GEORGES, Le pistolet. Tous deux, sur les levées d'une chaloupe, en pleine mer: afin que celui qui sera touché ne puisse en revenir!

VICTOR. C'est dit, point de grâce, car je ne vous en ferai pas.

GEORGES. Ni moi, je vous le jure! Ce n'est plus rien, vous le voyez. Continuons à nous divertir. Ce bal était divin! je suis vraiment fâché de l'avoir troublé un moment.... Mais je veux vous donner à mon tour l'exemple du plaisir. (*A Marie lui donnant la main.*) Mademoiselle.....

SCÈNE XX.

LES MÊMES, POTIN.

POTIN. Voilà les pistolets!

GUSTAVE, *les lui prenant*. Malheureux!

POTIN. Prenez donc garde! ils sont chargés!

GUSTAVE, *les pose sur la table*. Retire-toi!

POTIN. Je crois que j'ai fait une bêtise.

(Il sort.)

SCÈNE XXI.

LES MÊMES, PIERRE.

PIERRE. M. Simon, un domestique ayant vainement tenté de vous parler dans la soirée, m'a chargé de vous remettre cette carte qui, dit-il, est celle de son maître.

SIMON, *lisant*. Eugène de St-Martin... mon banquier! que peut-il me vouloir? (*A Pierre.*) J'y vais. Pardon, mes amis, une affaire pressante sans doute m'appelle. Gustave me remplacera. (*A Victor.*) J'espère monsieur, que vous ne quitterez pas votre mère.

VICTOR. Mon père!

SIMON. Je l'exige.

(Il sort.)

SCÈNE XXII.

LES MÊMES, *excepté* SIMON.

GEORGES, *à la société.* Eh bien ! vous ne me suivez pas ?

LE DOCTEUR. Il se fait tard... je crois que nous ferions mieux de nous retirer.

GEORGES. Partons donc puisque vous le voulez. (*A Victor.*) Sans rancune. (*A part.*) Jusqu'à demain.

VICTOR, *de même.* Sans rancune.

(Ils se donnent la main. Pendant que la société remonte la scène, Saint-Hilaire vient près de Victor.)

ST-HILAIRE, *à Victor.* Le combat est-il digne de toi ?

VICTOR. A mort !

ST-HILAIRE, *joyeux.* A la bonne heure.

SCÈNE XXIII.

LES MÊMES, SIMON.

SIMON, *à Gustave.* Ah ! mon ami, que viens-je d'apprendre ?

GUSTAVE. Quelle pâleur ! qu'avez-vous donc ?

MAD. SIMON. Que vous est-il donc arrivé, mon ami ?

SIMON, *avec colère.* Et c'est vous qui me le demandez ?

ÉLISE. Mon père !

MAD. SIMON. Au nom du ciel, qu'y a-t-il ?

SIMON. Vous allez le savoir. (*A tout le monde.*) Retirez-vous.

GUSTAVE. Ce n'est rien, mes amis.... plus tard vous en serez instruits.

(Toute la société se retire en exprimant la surprise.)

SCÈNE XXIV.

SIMON, Mad. SIMON, ST-HILAIRE, *au fond.*

MAD. SIMON. Enfin, monsieur, me direz-vous !...

SIMON. Qu'ai-je à vous apprendre encore? Ne voyez-vous pas sur mon front que je suis deshonoré ?...

MAD. SIMON. Que voulez-vous dire ?

SIMON. Que vos dilapidations ont enfin précipité ma ruine ?

MAD. SIMON. O mon Dieu ! ce n'est pas possible ?

SIMON. Regardez ces billets protestés!. Voyez ces signatures..... ce sont les vôtres.... malheureuse ! avoir souscrit pour vingt mille francs en un jour, vingt mille francs ! comment les payer ?

MAD. SIMON. Mais votre banquier ?

SIMON. Il n'avait plus rien et n'a pu satisfaire. Et les effets, des effets signés de ma main, sont protestés maintenant. (*Lui saisissant le bras.*) Mais dites-moi donc comment je pourrai me tirer de cette affaire?

MAD. SIMON. O mon Dieu, vous me faites mal, mais vous me faites mal, monsieur ! vous oubliez sans doute qui je suis ?

SIMON. Qui vous êtes? mauvaise épouse ! mauvaise mère !

MAD. SIMON. Ah ! Monsieur, cessez, cessez je vous prie.

ST-HILAIRE. Je suis vraiment fâché d'interrompre votre entretien ; mais comme la nouvelle de votre ruine se confirme et devient officielle, voici des billets signés de votre main que je vous prie d'acquitter sur le champ.

SIMON. Des billets signés de ma main ? A vous ?

ST-HILAIRE. Oui, monsieur, à moi. ... Regardez.

SIMON. Comment ces billets sont-ils aujourd'hui en votre pouvoir?

ST-HILAIRE. Que vous importe ? ils y sont : maintenant il faut les payer.

SIMON. Plus tard... demain.

ST-HILAIRE. Non, non, aujourd'hui, à l'instant même il me faut de l'argent !

SIMON. Je n'en ai pas.

ST-HILAIRE. Il faut en trouver. On ne donne point de bal quand on ne peut faire honneur à sa signature.

MAD. SIMON. Qu'entends-je ? Est-ce bien vous, Saint-Hilaire, qui parlez ainsi?

ST-HILAIRE. Non, non, ce n'est pas Saint-Hilaire, c'est le fils de Bernard ! de Bernard, que vous avez ruiné ! qui se venge aujourd'hui de la mort de son père et reprend la fortune que vous lui aviez fait perdre !

MAD. SIMON. Ah ! grand Dieu !

(Elle va s'asseoir.)

ST-HILAIRE. Maintenant.... banqueroutier Simon, il me faut de l'argent.

SIMON, *vivement.* Banqueroutier !!

ST-HILAIRE. Oui, oui, banqueroutier !

SIMON, *le prenant au collet.* Ne répétez pas ce mot, jeune homme, ne le répétez pas! car le vieillard, voyez-vous, tout affaibli qu'il est, retrouverait encore assez de force pour vous mettre à ses pieds !

(Saint-Hilaire plie et tombe à genoux.)

ST-HILAIRE. N'employez pas la violence, ou sinon...

Digitized by Google

MAD. SIMON. Par grâce, mon a m, aissez-le, qu'il parte.

ST-HILAIRE, *se relevant*. Il ne tient qu'à monsieur, de me faire sortir.

SIMON. Demain, vous dis-je, vous avez ma parole.

ST-HILAIRE. Je vous le répète, un banqueroutier n'en a pas !

SIMON, *saisissant les pistolets restés sur la table*. Malheureux ! tu es chezmoi, et tu me braves ainsi !!

(Il l'ajuste. Elise, qui entre avec Gustave, reçoit le coup et tombe auprès de sa mère évanouie.)

SIMON. Ma fille! ma fille !

ST-HILAIRE. A l'assassin ! à l'assassin!

VICTOR, *l'arrêtant par sa cravate et lui mettant la main sur la bouche*. Silence.

(Gustave veut relever Elise. — Tableau.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le Théâtre représente un appartement moderne, mais sans luxe. A gauche de l'acteur une cheminée avec une pendule dessus, une table et des fauteuils.

SCÈNE PREMIÈRE.

GUSTAVE, SIMON, *assis*.

SIMON, *à Gustave qui entre*. Eh bien ! Gustave ?

GUSTAVE. Tranquillisez-vous mon père, je viens de voir monsieur le procureur du roi : il m'a assuré que les pièges employés par ce Saint-Hilaire rendaient toutes circonstances atténuantes ; que votre moralité ne peut être atteinte par un événement d'autant plus malheureux pour vous qu'il frappe un enfant que vous chérissiez de toutes les forces de votre âme; et d'ailleurs, quand il ne le croirait pas ainsi, j'ai vu vingt négocians des plus notables se faire inscrire au parquet, se portant caution pour vous afin qu'on ne vous ravisse pas la liberté.... ils ne veulent pas, ont-ils dit devant moi, que le plus honnête marchand de la ville soit traîné en prison comme un scélérat et déjà des cotisations sont faites pour vous sauver également de la ruine et rétablir votre crédit.

SIMON, *sanglotant*. Mais ma fille ? ma fille ?

GUSTAVE. Hélas ! mon cœur est brisé aussi ! mais enfin, le coup est porté.

SIMON. Et c'est moi, moi qu'elle aimait tant !

GUSTAVE. Pourquoi vous accuser quand le monde vous absout ?

SIMON. Eh ! que m'importe le monde ? j'ai frappé mon enfant !

GUSTAVE. Le malheur peut être réparé ; le docteur ne désespère pas encore de ses jours.

SIMON. Non, non, elle en mourra, vois-tu.

GUSTAVE. S'il n'y avait plus d'espoir, ne pleurerais-je pas aussi ? car enfin, le charme de ma vie serait détruit. Elle seule pouvait embellir mon existence. Allez la revoir, mon père ; elle ne veut pas que vous la quittiez ; elle craint votre désespoir ; chaque minute que vous passez loin d'elle est une nouvelle angoisse pour son âme !... allez la revoir mon père !

SIMON. C'est vrai, elle le veut, je dois lui obéir. Me suis-tu Gustave ?

GUSTAVE. Non, mon père ; M. le préfet maritime m'attend sans doute, je dois me rendre auprès de lui. Mais je ne tarderai pas à revenir.

SCÈNE II.

GUSTAVE, *seul.*

Ah! j'avais besoin d'être seul. Comme lui aussi j'ai des larmes à répandre, car mes rêves de bonheur sont évanouis. Ces craintes, qui lors de mon départ me semblaient chimériques, ne sont que trop fondées, maintenant. Demain !... aujourd'hui peut-être !... ah ! si elle meurt, que ce ne soit pas sans que j'aie puni le monstre qui nous a tous perdus.

SCÈNE III.

VICTOR, *entrant furtivement*, GUSTAVE.

VICTOR. C'est vous, Gustave ? je vous cherchais.

GUSTAVE. Que me voulez-vous, Victor ?

VICTOR. Un service que vous ne me refuserez pas, j'en suis convaincu.

GUSTAVE. Parlez.

VICTOR. Je m'aperçois maintenant, que j'ai été l'instrument de vengeance du fils de Bernard, qu'il s'est servi de moi comme d'un jouet. C'est lui qui, par ses fatals conseils, me rendit la terreur ou le bourreau de ceux qui m'approchaient et l'opprobre de ma famille! Croyez-vous qu'on ne doive pas se venger d'un tel homme ?

GUSTAVE. Je l'ai pensé.

VICTOR. Et moi je l'ai résolu. Je suis allé chez lui pour le trouver, il n'était pas rentré; je courus visiter les endroits qu'il a pour habitude de fréquenter, je ne me rebutai pas ; enfin, après deux heures de recherches, j'eus le bonheur de le voir et le rendez-vous est donné pour dans une heure.

GUSTAVE. Déjà ?

VICTOR. Oui, dans une heure l'un des deux aura cessé d'exister. Mais il est adroit; si la chance le favorise je serai une seconde fois sa victime et ce monstre jouira de l'impunité. Ce n'est donc pas un témoin ordinaire qu'il me faut, mais un homme brave, qu'un même désir de vengeance anime... et j'ai pensé à vous.

GUSTAVE. Moi, votre témoin ? quand je voulais être le premier...

VICTOR. Cela ne se peut plus, maintenant, la parole est donnée. D'ailleurs comme il le dit partout, je suis son élève ! C'est à moi qu'il appartient d'attaquer un maître tel que lui ! Pourvu qu'en mourant j'emporte l'assurance qu'un autre ne tardera pas à le punir, je suis satisfait. Et vous me le promettez, n'est-ce pas ?

GUSTAVE. Oui, je vous le promets, je vous le jure même. Je n'ai qu'un regret, c'est celui de ne pouvoir vous épargner le combat. Fussiez-vous vainqueur, il manquera quelque chose à ma félicité.

VICTOR. Elle sera peut-être complète... Vous aurez sans doute deux existences à venger.

GUSTAVE. Que dites-vous ?

VICTOR. Au reste ma vie m'importe peu, je la donnerais à celui qui la rendrait pure et sans tache. Mais une autre chose m'inquiète.

GUSTAVE. Qu'elle est-elle ?

VICTOR. Ma réconciliation avec Georges n'était pas sincère; nous devions nous retrouver à cinq heures ce matin pour nous battre ; l'événement de cette nuit et le désir de m'en venger me firent oublier ma parole. Georges ne me voyant pas aura pensé que j'étais un lâche. Je ne voudrais pas qu'il eût de moi cette opinion, elle me ferait rougir.

GUSTAVE. Il faut le voir, lui peindre votre situation. Le capitaine est homme d'honneur, cela lui suffira.

VICTOR. Vous avez raison. Mais aurais-je encore le temps ?..

GUSTAVE. Oui, sans doute, il ne faut que quelques minutes.

VICTOR. Eh bien ! attendez-moi ici, je cours.....

SCÈNE IV.

VICTOR, GEORGES, GUSTAVE.

VICTOR. Ah !.. C'est vous, capitaine ? j'allais au rendez-vous.

GEORGES. Et moi j'en viens. Je vous y ai attendu près de trois heures.

VICTOR. Et vous avez pensé que la crainte seule m'empêchait de m'y trouver?

GEORGES. Non, monsieur, non ; si j'avais pu le croire, je ne serais pas ici en ce moment. Je soupçonnais bien que quelque événement vous retenait, mais je ne m'attendais pas à ceux qui affligent votre famille ; je viens de les apprendre à l'instant. Et comme le capitaine Georges a un père et une sœur comme les vôtres, que si pareils malheurs venaient les accabler il oublierait tout excepté la vengeance qu'il leur devrait; le capitaine Georges a effacé la tache faite à son habit et ne croit pas commettre une

bassesse en vous rapportant votre parole et vous priant de lui rendre la sienne.

GUSTAVE. Ah! capitaine!

VICTOR. Ah! monsieur, que d'excuses je vous dois!

GEORGES. Vous ne me devez rien, car je ne le ferais pas si je ne croyais agir en honnête homme, faire mon devoir en soldat.

VICTOR. Puissé-je un jour reconnaître dignement cette action. Vous pouvez disposer de mon sang, de ma vie, car ils sont à votre service.

GEORGES. Ce que vous m'offrez, j'allais vous l'offrir moi-même. Je me souviens parfaitement de tout ce qui s'est dit, de tout ce qui s'est passé hier. Ce n'est pas vous, c'est Saint-Hilaire qui sans motif a jeté le défi sur table lorsqu'il s'agissait de savoir lequel de nous était préféré. C'est lui qui connaissant notre caractère à tous deux avait pour but de nous faire entr'égorger; c'est donc sur lui que doit retomber le poids de notre colère; je vous propose de m'accepter pour votre témoin et vous promets que vous ne serez jamais mieux secondé que par le capitaine Georges.

GUSTAVE. C'est moi qui lui en servirai, capitaine.

GEORGES. Ah! c'est juste, je n'avais pas réfléchi. Et quand vous battez-vous?

VICTOR. Dans une demi-heure.

GEORGES. En quel lieu?

VICTOR. Non loin de la porte St.-Victor, près les remparts.

GEORGES. C'est bien. Je dirigerai ma promenade de ce côté.

VICTOR, Pardon, capitaine, mais avant de quitter cette maison, pour n'y plus revenir peut-être, je voudrais écrire à mon père une lettre d'adieu qu'on ne lui remettra qu'après le combat.

GEORGES. Que je ne vous dérange pas; je me retire. Je vais aller chez moi pour calmer l'inquiétude que mon départ avant le jour a pu faire naître. Nous nous reverrons là-bas.

VICTOR. Adieu, capitaine. Si le sort me favorise je ne vous demanderai qu'une grâce, celle de vous regarder comme mon ami.

GEORGES. Victor, votre main? (*à Gustave*). La vôtre, capitaine? Maintenant c'est entre nous à la vie, à la mort!

(Il sort.)

SCÈNE V.

GUSTAVE, VICTOR.

VICTOR. Et c'est lui que je voulais tuer!

GUSTAVE. L'heure avance, hâtez-vous.

VICTOR. J'entre dans ma chambre: Le temps d'écrire deux mots et je reviens.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

GUSTAVE, *puis* POTIN.

GUSTAVE. Ah! que je voudrais être déjà en présence de ce St.-Hilaire! hier je regardais le duel avec horreur, je jurais de ne combattre que les ennemis de ma patrie... et aujourd'hui ce désir est comme un feu allumé dans mon sang. Mais qui pourrait me blâmer? me reprocher de ne pas tenir mon serment? quand c'est pour venger Elise!

POTIN, *entrant les larmes aux yeux.* Allons, madame Potin l'a voulu. C'est vous M. Gustave?

GUSTAVE. Que demandez-vous?

POTIN. Moi? rien. C'est madame Potin qui veut que j'parle à M. Simon.

GUSTAVE. Pour obtenir votre grâce?

POTIN. Oh! non, je n'voudrais pas... C'est-à-dire je voudrais bien, mais... Enfin v'la c'que c'est. J'vois bien qu'j'aiz-été la cause de tout l'malheur... C'qu'est bien malheureux tout d'même, quand malgré ça on n'a pas l'plus p'tit ch'veu à s'arracher de la conscience. Dam! que voulez-vous? A bien considérer on peut s'laisser aller... Dix louis! pour un concierge!... Qu'est-ce que je dis, concierge? Portier! j'n'ai jamais été qu'c'a... et dix louis pour un portier!... vous comprenez?

GUSTAVE. Non, je ne vous comprends pas.

POTIN. V'là c'que c'est. M. de St.-Hilaire m'a promis dix louis pour aller lui chercher les armes en question.

GUSTAVE. Le misérable! il vous a donné cette somme pour lui rendre un pareil service!

POTIN. Donné? ça n's'rait que d'mi-mal... y m'a promis... mais pour donner... bernique! c'qu'est encore bien plus pire!

GUSTAVE. Enfin?

POTIN. V'là c'que c'est. Quand madame Potin a su que j'les *avait* apporté pour dix louis et que je n'les avais pas reçus!... ça lui a fait une révolution!... parce qu'elle a les *nerfs* sensibles, madame Potin.

GUSTAVE, *impatienté*. Et que m'importe à moi?.... arrivez donc au fait.

POTIN. V'la c'que c'est. Comme je pense bien qu'après un coup comm'ça qu' M. et madame Simon n'voudront p'us m'voir ni ma femme d'un bon œil..... j'viens donner ma démission..... et d'mander les vingt-quatre heures qu'on accorde à tous braves portiers loyaux qui s'en vont d'une maison ousqu'i n'ont fait ni bassesse, ni..... enfin..... j'demande vingt-quatre heures.

GUSTAVE. Attendez M. Simon, il ne vous refusera pas.

POTIN. J'sais bien. Mais j'aurais préféré qu'ça soie vous.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, VICTOR, *avec une boite à armes*.

GUSTAVE. Vous voilà, Victor? avez-vous tout ce qu'il faut?

VICTOR. Oui, mon ami, tout est dans cette boite.

GUSTAVE. Voyons. Deux paires de pistolets, de la poudre, des balles. Oui, oui, c'est tout ce qu'il faut.

VICTOR. Mais cette lettre..... Si je chargeais cet homme?

GUSTAVE Non, plutôt Antoine, mon domestique.

VICTOR. Partons,

POTIN, *à part*. Ah! mon Dieu! qu'est-ce qu'ils ont donc?

GUSTAVE. Partir sans voir Élise, sans lui dire adieu? Ah! n'importe, je la verrai bien mieux lorsqu'elle sera vengée!

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

POTIN *seul*.

Ah! ç'a qu'est-ce que ç'a veut donc dire tout ç'a? y a encore qu'enque chose sur jeu, et j'vas l'dire..... Non, non, je n'le dirai à personne parce quec'a n'me r'garde pas.... d'ailleurs ils ont parlé d'pistolets... j'en ai assez..... les autres me sont encore à cheval sur le cœur. Coquin d'St.-Hilaire, va! si j'te t'nais! ç'a n'empêche pas qu' madame Potin *m'as* appelé monstre, tout d'même!.... je n'l'ai pas *dis* à M. Gustave, j'n'en parlerai à qui qu'ce soit.... ç'a pourrait donner une très-mauvaise opinion d'mon individu.... Ah! mon Dieu! j'crois qu'v'là M. Simon? a t'y l'air *pensive!* comme il est pâle! je m'sauve, j'lui parlerai plus tard.

SCÈNE IX.

POTIN, M. SIMON.

SIMON. M. Potin faites en sorte qu'aucun étranger ne pénètre jusqu'ici, nous ne pouvons recevoir personne.

POTIN. Oui, monsieur, je n' manquerai pas; soyez persuadé qu'à l'avenir, tant qu' j'aurai l' bonheur d'être vot' portier... mes devoirs...

SIMON. Soyez plus réservé à l'avenir; ne faites jamais rien qui ne vous soit ordonné par vos maîtres... c'est la seule recommandation que j'aie à vous faire.

POTIN. Sans doute que j' n'oublierai jamais que...

SIMON. C'est bon, allez.

POTIN, *à part*. Y n' parle pas de m' renvoyer. J' m'en vas dire ça à Mme Potin. Dieu de Dieu qu'elle va-t-être heureuse!

(Il sort.)

SCÈNE X.

SIMON, Mme SIMON.

MAD. SIMON. Ah! je puis donc vous parler! nous sommes seuls, enfin! depuis hier que vous voyez mes larmes vous ne m'avez pas adressé la parole, vos regards ne se sont pas arrêtés. une seule fois sur moi! Pourquoi me traiter ainsi, monsieur? Car enfin je ne suis pas une étrangère et les pleurs que notre situation m'arrache mériteraient au moins quelques consolations.

SIMON. Et quelle consolation voulez-vous que je vous donne, quand je suis dans le désespoir.

MAD. SIMON. Alors, monsieur, si vous m'aviez parlé, si j'avais vu que vos chagrins l'emportassent sur les miens, c'est moi qui vous en aurais adressé; je l'aurais fait du fond de mon âme, car je sais que votre affliction est grande et je la partage sincèrement.

SIMON. Vous? la cause de tous nos maux!

MAD. SIMON. Non, monsieur... oh! non; je me suis égarée souvent, sans doute; mais ma fille, que peut-elle me reprocher?

SIMON. De ne l'avoir jamais aimée.

MAD. SIMON. Moi? n'avoir jamais aimé mon enfant! N'admirai-je pas comme vous ses vertus? ses talens ne faisaient-ils pas ma fierté?... je l'avouerai pourtant; l'amour que je portais à mon fils me ren-

dit quelque fois injuste. Mais Elise m'en fût-elle moins chère? ai-je jamais reculé devant aucun sacrifice pour elle? et quand j'ai su que son cœur était tout entier à Gustave, que son hymen avec lui ferait son bonheur, n'y ai-je pas consenti? ah! monsieur, vous pouvez m'accabler, j'entendrai tout de votre bouche: mais au nom du ciel, ne reprochez pas à une mère de ne point aimer ses enfans!

SIMON. Est-ce donc les aimer que de dissiper leur héritage? de forcer leur père à rougir?

MAD. SIMON. Oui, je conçois ces reproches, croyez qu'ils n'égaleront jamais ceux que je me fais à moi-même. J'ai été l'une des causes de notre ruine, je ne m'en défends pas... mais si ces malheurs sont réparables, si notre crédit n'est pas entièrement perdu, dites-moi ce qu'il faut faire, je ne reculerai devant aucune humiliation, je me résignerai à tout, pourvu que vous me rendiez votre cœur et que vous m'aidiez à regagner ceux de mes enfans! ah! voyez votre femme, elle est à vos genoux, elle vous implore et vous ne pourrez lui refuser la première grâce qu'elle vous demande, qu'elle a droit d'attendre de la bonté de votre âme!... son pardon!

SIMON, *cherchant à la relever.* Levez-vous! madame, levez-vous.

MAD. SIMON. Non, non, car vous aurez pitié de ma situation.

SIMON. Eûtes-vous pitié de moi quand je vous suppliais de mettre un frein à vos passions? d'éloigner un homme qui après nous avoir perdus, deshonorés, m'a rendu l'assassin de ma fille? et vous vous voulez que je pardonne la mort de cette enfant chérie, du seul espoir qui restait à ma vieillesse?

MAD. SIMON, *se relevant.* Ah! c'est vrai. Je croyais avoir énuméré toutes mes fautes, et j'avais oublié la plus grande, celle qui doit le plus vous frapper! hélas! que n'aviez-vous alors cette fermeté qui m'accable aujourd'hui! que ne résistiez-vous à mes ordres comme vous résistez en ce moment à mes prières et à mes larmes.

SIMON. Oui, ma faiblesse était grande et j'en rougis maintenant. J'ai passé vos défauts sous silence, je les ai souvent oubliés même. Mais à présent que ma fille est victime!...

MAD. SIMON. J'entends... il n'y a plus de repos pour moi. Notre existence se passera donc ainsi? nous voir sans oser nous parler!

SIMON. Oh! rassurez-vous; la mienne ne sera plus longue!

MAD. SIMON. Que dites-vous? Ah! vous vivrez; c'est moi qui dois mourir! et cela ne peut tarder, je le sens!

SIMON. Retenez donc vos larmes, madame; si ma fille vous entendait!

MAD. SIMON. Craignez-vous qu'elle ne demande grâce pour sa mère?

SIMON. Ce serait augmenter sa souffrance.

MAD. SIMON. Mais mon pardon me serait accordé... je cours...

SIMON Silence! voici le docteur et votre femme de chambre, je ne veux pas qu'ils puissent soupçonner que le cœur de votre époux vous est maintenant fermé.

MAD. SIMON. Ah! je suis une femme perdue!

SCÈNE XI.

LES MÊMES, LE DOCTEUR, LA FEMME DE CHAMBRE.

LE DOCTEUR. Oui, cette chambre est plus grande et lui conviendra beaucoup mieux.

SIMON. Qu'y a-t-il, docteur? ma fille court-elle un plus grand danger?

LE DOCTEUR. Non, non... la chambre où elle repose est basse, celle-ci est plus aérée; comme sa principale souffrance est occasionnée par le défaut d'air, je désire que vous donniez des ordres pour qu'on la transporte ici.

SIMON. Et vous ne craignez pas que ce changement lui fasse aucun mal?

LE DOCTEUR. Au contraire; je suis persuadé qu'elle souffrira moitié moins.

SIMON, *vivement,* Allez, Julie; dites à Pierre et à Guillaume de vous aider.

MAD. SIMON. Non, non, c'est à moi, à moi seule qu'il appartient de la soutenir. (*A part.*) Et de l'implorer.

(Elle sort avec Julie.)

SCÈNE XII.

LE DOCTEUR, SIMON.

SIMON. Docteur, parlez-moi avec franchise: conservez-vous encore quelque espérance?

LE DOCTEUR. Je ne puis vous le dire.. mais ici les douleurs seront bien moins vives. .. d'ailleurs c'est elle qui a désiré..

SIMON. Docteur, ne trompez pas un pauvre vieillard! rassurez vous, il a du

courage; il veut savoir en quel état est sa fille.

LE DOCTEUR. Que me demandez-vous!

SIMON. La vérité. Ma fille survivra-t-elle?

LE DOCTEUR. Hélas!

SIMON. Expliquez-vous, mon ami.... voyez, je puis vous entendre.

LE DOCTEUR. Infortuné! mais quand je tarderais plus longtemps, le coup doit être si prochain que je ne crois pas manquer à l'humanité en vous prévenant une heure d'avance!

SIMON. Ma fille!

(Trois heures sonnent.)

LE DOCTEUR. Dans une heure, mon ami, elle aura cessé de souffrir

SIMON. Élise! ah! ah! ma pauvre Élise!

LE DOCTEUR. Rappelez-vous, mon ami, que c'est vous qui avez exigé cet aveu.

SIMON. J'étais bien préparé à sa mort, mais je ne savais pas qu'elle dût être si prochaine!

LE DOCTEUR. Pardonnez-moi de vous l'avoir révélé.

SIMON. Que je vous pardonne? Mais je dois vous remercier au contraire, car elle serait passée dans mes bras sans que je sache qu'elle pût mourir sitôt! et j'aurais été là, embarrassé de son corps, embarrassé de moi-même, sans penser que son corps et son âme ne devaient pas partir seuls, que ma fille, enfin, devait être vengée!

LE DOCTEUR. Que dites-vous? votre esprit s'égare!

SIMON. Oui, oui, vous avez raison.... ma tête n'y était plus... (*A part.*) J'allais trahir mon secret.

LE DOCTEUR. Contraignez-vous, au moins devant votre fille: qu'elle ne sache pas que tous les secours de l'art sont épuisés pour elle!

SIMON. Non, non, vous le voyez, je suis calme, très calme; me voyant ainsi pourra-t-elle soupçonner que j'ai pleuré son trépas?

SCÈNE XIII.

Les Précédens, MAD. SIMON, ÉLISE, DOMESTIQUES.

(Elise entre soutenue par sa mère; on l'assied dans un fauteuil.)

SIMON. Ah! mon enfant! ma pauvre enfant!

ÉLISE, *souffrante*. Mon père! pourquoi pleurer ainsi? je souffre beaucoup moins, n'est-ce pas docteur?

LE DOCTEUR. Oui, oui, je le crois.

ÉLISE. Tâchez-donc de le persuader à mes parens: ils versent tant de larmes qu'ils se rendront bientôt aussi malades que moi.

LE DOCTEUR. Madame! M. Simon! vos chagrins augmentent les douleurs de votre fille.

SIMON. C'est vrai. Il vaudrait peut-être mieux que je restasse seul avec elle. Le permets-tu mon enfant.

ÉLISE. Oui, sans doute; si ma bonne mère veut bien me promettre de ne point pleurer quand elle ne sera plus là.

MAD. SIMON. Ma fille! ma fille! pardonne-moi!

ÉLISE. Que faites-vous donc ma mère?

MAD. SIMON. Je t'implore à genoux!

ÉLISE. Est-ce ainsi que vous devez être quand je brûle de vous presser sur mon cœur?

MAD. SIMON. Tu ne me haïs donc pas?

ÉLISE. Moi? je vous ai toujours aimée!

MAD. SIMON, *l'embrassant*. Ah! soit bénie, ma fille, puisque tu pardonnes à ta mère!

SIMON, *bas à Pierre*. Ce que je t'ai demandé est-il prêt?

PIERRE. Oui, monsieur, c'est là, dans votre cabinet.

SIMON. C'est bien; je te remercie.

MAD. SIMON, *à son mari*. Élise ne m'a pas repoussée; serez-vous inexorable?

SIMON. J'ai besoin d'être seul avec elle: tout-à-l'heure nous nous reverrons. (*Bas au docteur.*) Défendez, docteur, que personne puisse entrer avant que je vous appelle.

LE DOCTEUR. Cela suffit.

(Tout le monde se retire. Simon est entré dans son cabinet, il en sort avec un flacon, et approche une chaise d'Elise.)

SCÈNE XIV.

SIMON, ELISE.

ELISE, *paraît plus abattue*. Ah! que la poitrine me fait mal!

SIMON. Ma pauvre enfant... comme tu souffres!

ELISE. Oui, oui; mais plus encore pour vous que pour moi... pour vous qui m'aimez tant et que je ne puis consoler.

SIMON. Elise! ma pauvre Elise! c'est moi qui t'ai tuée!

ELISE. Non, non; ... je me suis jetée au-devant du coup... c'est mon imprudence qui en fût cause.

SIMON. Ne dis pas cela, je suis ton meurtrier!

ELISE. Mon père !... vous avez voulu rester avec votre fille... est-ce pour l'affliger davantage?

SIMON. Mais pourquoi n'ai-je pas plutôt dirigé l'arme contre mon sein! c'est moi qui aurais dû périr.

ELISE, *poussant un cri de douleur*. Ah!

SIMON. Mon enfant! mon enfant! qu'as-tu? au nom du ciel, réponds-moi!

ELISE. Ce n'est rien... Ce n'est rien. (*Après une pause pendant laquelle Simon a bu de la liqueur que contient le flacon.*) Si je meurs... promettez-moi de vivre, mon père... de vivre, pour aller quelques fois jeter des fleurs sur ma tombe... et consoler Gustave!

SIMON. Et le pourrais-je, ma pauvre Elise? Oh! non, la foudre m'a frappé avec toi!... c'en est fait de ton père!

ELISE. Et Gustave? comme son cœur doit être brisé!... lui, qui revenait hier plein de gloire, d'espérance et d'amour... aujourd'hui, triste et désespéré.. demain... dans le deuil peut-être... pleurant sur le cercueil de celle qu'il a tant chérie!... puisque demain je ne serai plus là pour partager ses sentimens. .. soyez-y, vous mon père... pour qu'il ait encore quelqu'un qui s'intéresse à lui... pour lui dire. . combien je l'ai aimé!

SIMON. Ah! ma fille! c'est impossible, je ne te survivrai pas.

ELISE. O mon Dieu!

SIMON. Attends, je vais appeler.

ELISE, *agonisant*. Ah! quel affreux bandeau vient se placer sur mes yeux! mon père! où êtes-vous?

SIMON. Ma fille!

ELISE. Embrassez-moi donc!... car votre main est encore plus froide que la mienne...

(Quatre heures sonnent.)

SIMON. Ma pauvre enfant!! c'en est donc fait!

ELISE. Ah!... grâce pour ma mère... et Victor! mon père!... pardonnez-leur vos chagrins. C'est la dernière prière de votre fille!... adieu à tous... adieu à Gustave!

(Elle meurt. Simon boit le reste du poison.)

SIMON. Venez, venez tous... mon enfant n'est plus!

SCÈNE XV.

SIMON, Mme SIMON.

MAD. SIMON. Ma fille! ma fille! réponds-moi!

SIMON. Non, non, vos cris sont inutiles... cette enfant qui était hier remplie d'existence, n'est plus qu'un cadavre maintenant. Heureusement que je vais bientôt la rejoindre.

(Il tombe sur sa chaise.)

MAD. SIMON. Grand Dieu! qu'a-t-il? voyez, voyez donc docteur!

LE DOCTEUR, *l'examinant*. Votre mari, madame, il s'est empoisonné!

SCÈNE XVI ET DERNIÈRE.

Mme SIMON, VICTOR, *le bras en écharpe*, GUSTAVE.

MAD. SIMON. Viens! viens, mon fils! ta sœur n'est plus et ton père s'est empoisonné!

VICTOR. Mon père!

GUSTAVE, *aux pieds d'Elise*. Morte! morte! ah! du moins je l'ai vengée!

VICTOR. Mon père, reconnais-moi, c'est ton fils qui t'implore.

MAD. SIMON. C'est ta femme qui pleure à tes pieds!

SIMON, *avec effort*. C'est vous? eh bien.. je... oh! non. Ma fille l'a voulu... je vous pardonne!

(Il tombe aux pieds d'Elise. — Tableau.)

77586

FIN.

Imprimerie de Madame DE LACOMBE, faubourg Poissonnière, 1.